



Espace analytique de Belgique
Association pour la formation et la recherche psychanalytique

La psychanalyse : théorisation d'une clinique et/ou d'une idéologie

Communication du 8 juin 2013- Journée d'été

Nicole Stryckman

Introduction

Ce que je vais avancer sont quelques réflexions. Chacune demanderait d'être dépliée dans toute son ampleur et sa rigueur. Ces réflexions sont guidées par diverses raisons, celles conscientes et celles que j'ignore.

Je ne partage pas le discours ambiant et le catastrophisme sur la disparition de la psychanalyse, surtout si on ne la « transforme » pas, nous dit-on. Je pense, avec certains collègues, qu'il dépend des analystes que la psychanalyse continue à perdurer. Entendez-moi bien, je ne veux nullement dire qu'il n'y a pas à interroger nos théorisations et notre clinique. Bien au contraire, mais pas n'importe comment, ni à partir de n'importe quelle place et pas pour n'importe quelle visée.

Comme vous le savez, je ne partage pas non plus cette chanson analytique très en vogue, sur les névroses contemporaines, voire sur l'émergence d'un « nouveau sujet », vu la société libérale et capitaliste à outrance dans laquelle nous vivons. Je pense qu'il n'y a aucune raison de postuler un nouveau sujet, pas plus que de nouvelles « maladies de l'âme », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Julia Kristeva. Comme le rappelait un collègue, Frank Chaumon, lors de la journée d'étude sur la subjectivité, «...*les liens sociaux sont des liens de paroles. Les liens sociaux ne déterminent pas un sujet, bien sûr, à entendre sujet de l'inconscient ; la psychanalyse n'est pas une sociologie* »¹ et j'ajouterais pas plus qu'une idéologie.

¹ Chaumon Frank, Sujet de l'inconscient, subjectivité politique, in Essaim, Erès, 2009/1, n°22, p.18. Site <http://www.cairn.info/revue-essaim-2009-1-page-7.htm>

Je vous recommande la lecture de cet article qui donne un éclairage rigoureux sur ces questions.

Je suis également frappée par l'affadissement de la spécificité du travail de l'analyste. Affadissement dont l'une des causes est le développement, chez certains psychanalystes, de la croyance que la psychanalyse a réponse à tous les problèmes de société et qu'elle est la seule à détenir la vérité sur ses malaises.

Comme nous l'avons constaté par l'intervention de Claude-Noële Pickmann², et celles d'Yves Cartuyvels et Pierre-Henri Castel³, la psychanalyse doit revisiter ses fondements afin d'éviter les dérives quant à sa pratique et ses théorisations. Je partage le point de vue de Jacques André pour qui la théorie pour l'essentiel est constituée et, même si la théorisation est sans fin, même si le monde où nous vivons appelle des perspectives différentes, « *on dispose des bases de l'édifice, on n'a plus besoin de construire de grands systèmes. Aujourd'hui la surprise vient toujours d'ailleurs : de la pratique, de l'expérience des patients.* »⁴

Pour réinterroger la psychanalyse et sa pratique, ce que nous avons à faire dans chaque cure, plusieurs éléments sont nécessaires :

- Connaître les fondements théoriques et cliniques.
- Ne pas céder sur les fondamentaux de la psychanalyse. Fondamentaux dont Freud a délimité très clairement le cadre. « *Les piliers théoriques sont les processus psychiques inconscients, la théorie de la résistance et du refoulement, l'appréciation du rôle de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les principaux contenus de la psychanalyse et les fondements de sa théorie.* » Et il poursuit, « *quiconque ne les adopte pas ne devrait pas se compter parmi les analystes* ».⁵

Pour réinterroger la psychanalyse et sa clinique, il est nécessaire aussi de répondre à la double question : Quel est l'objet de la psychanalyse et qu'appelle-t-on « Objet(s) » en psychanalyse ?

Il me semble qu'il est aussi nécessaire d'avoir à l'esprit que la question essentielle n'est peut-être pas de savoir comment on analyse, quelle théorie on utilise, mais bien avec quoi on analyse et dans quelle visée. Puisque nous ne sommes pas sans savoir que l'inconscient répond du symptôme selon des raisons que la raison ignore.

² Conférence faite à EAB le 25/05/2013, sous le titre : « L'objet de la psychanalyse déductible de la cure ».

³ Journée d'hommage à Roland Geeraert, 13/05/2013. « La psychanalyse face au retour positiviste, Transmettre la psychanalyse où la transformer ».

⁴ Le Monde des livres, du 8 mars 2013, p. 3. Interview à partir de son livre sur « La sexualité masculine », PUF, Que sais-je”.

⁵ Freud S., « Psychanalyse et théorie de la libido », (1922), in *Résultats, idées, problèmes*, T. II, PUF, 1940, p. 65.

Partir de la pratique et de l'expérience des patients, me paraît aujourd'hui le chemin le plus éclairant.

Transmettre la THEORIE, enseigner un savoir sur la psychanalyse pose diverses questions. Je n'en soulève que deux. Ces questions étaient présentes dès la fondation d'Espace Analytique Belgique.

L'institution analytique a-t-elle pour tâche de faire un enseignement et, qui plus est, un enseignement introductif au corpus analytique, aux théories psychanalytiques ?

La psychanalyse peut-elle s'enseigner ?

Est-ce par l'axe de l'enseignement des théories que la psychanalyse se transmet ? Je vous réfère à quelques articles sur ce sujet⁶.

Freud, à ma connaissance, utilise peu le signifiant « théorie » et parle peu de théorie. Il l'utilise pour la première fois pour développer les théories sexuelles des enfants. Dans cet ouvrage, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il nous indique que c'est l'enfant qui construit des théories sexuelles. L'enfant fait ces constructions pour répondre aux questions que lui pose, non pas le sexuel, mais son origine. Nous connaissons cet axiome : « Si je ne sais pas d'où je viens, je ne sais pas où je vais ». C'est bien à cette énigme de notre origine que les théories, quelles qu'elles soient, tentent de répondre. C'est aussi au regard de cette énigme en souffrance que les sujets viennent s'adresser à nous. Freud ne nous dit-il pas dans son travail avec Hans : « Une psychanalyse n'est pas une recherche scientifique impartiale, mais un acte thérapeutique, elle ne cherche pas, par essence, à prouver, mais à modifier quelque chose. »⁷

Lacan avancera en 1973, dans une conférence à Milan intitulée : La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel, « *Le discours psychanalytique, ce n'est pas une théorie, ... c'est ce qui résulte d'une certaine pratique* ».⁸

Qu'est-ce qu'une théorie ?

« Une théorie n'est pas un fait : c'est un outil qui permet d'émettre des prédictions et de générer de nouvelles hypothèses ».⁹

⁶ Freud S., « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'université ? », in *Résultats, idées, problèmes*, Tome I, PUF, 1984, pp. 239-241

Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », (1957) in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 437-458.

Mannoni O., *Un commencement qui n'en finit pas*, (1970), Paris, Seuil, pp. 59-79.

Stryckman N., « Il ne suffit pas de savoir », in *Le Bulletin Freudien*, n° 22, Juin 1994, pp. 59-68.

⁷ Freud S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », (1909), in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 167.

⁸ Paru dans l'ouvrage bilingue, Lacan in Italia 1953-1978, Milan in La Salamandra, 1978, pp. 58-77.

⁹ Litell J., *Les bienveillantes*, Gallimard, Paris, 2006, p. 281.

Il me semble que trop souvent aujourd'hui une des dérives de l'analyste est de diriger les cures à partir des / de la théorie, de l'expérience de sa propre cure ou encore de sa filiation analytique. Cela, nous le constatons très souvent, soit pour nous-mêmes, soit par les sujets qui viennent en contrôle et qui vous disent, par exemple, « oui, quand j'ai dit cela, ce n'est pas très orthodoxe », presque pour s'en excuser.

Y a-t-il une orthodoxie analytique ?

Un des conseils théoriques de Freud était d'analyser le transfert quand il était négatif. O. Mannoni nous parle de l'erreur qu'il a faite en suivant ce conseil de Freud : « *Il y a longtemps, j'étais encore débutant, un analysant qui m'adressait exactement les mêmes reproches que ceux qu'il adressait à son père, je lui dit que « je n'étais pas son père ». L'analysant aussitôt me répondit : « mon père je m'en fous, c'est à vous que j'en ai ». Je me demandais où était mon erreur et je me rappelai alors qu'une fois mon analyste (Lacan) m'avait dit de façon analogue qu'il « n'était pas ma tante », et je me souviens bien de l'effet désagréable que m'avait fait cette intervention. Je ne savais pas alors pourquoi de telles interventions sont inadéquates. Pourtant, c'est facile. C'est que l'analyste n'a pas à opposer le réel au fantasme. C'est sortir de l'analyse.* »¹⁰

Ceci nous démontre que nous apprenons davantage de nos erreurs que de nos succès, à condition, bien sûr, de les reconnaître comme erreurs.

Car nos théories, nous avons à les réinterroger à partir du discours et du dire de nos patients, de nos analysants. C'est eux qui nous confrontent à l'imprévu, à la surprise, à notre ignorance, voire à notre rigidité de penser et de créer. Autrement dit, c'est la clinique qui offre le matériel aux théorisations. Ceci ne veut pas dire que l'analyste travaille avec son intuition ou ses affects. L'analyste travaille avec son savoir/ses savoirs. Celui qu'il a traversé dans sa propre cure, c'est-à-dire un savoir insu au départ par l'analysant comme par l'analyste. Un savoir que son analyste ne lui a pas enseigné ; celui de ses références théoriques, ceux de sa culture et celui de ses transferts mais en les mettant entre parenthèses et en donnant primauté au dire du patient et à sa singularité.

Pour pouvoir réinterroger la pratique analytique, il est nécessaire aussi d'avoir une connaissance rigoureuse de ce qu'elle est et de ses élaborations dans le mouvement de l'histoire de la psychanalyse. Il est nécessaire de pouvoir différencier et de spécifier ce qu'elle est comme théorie, méthode et thérapeutique.

¹⁰ Mannoni O., « Le divan de Procuste », in *Un si vif étonnement*, Seuil, Paris, 1988, p. 109-110.

Le TRANSFERT, instrument de la cure analytique a pour finalité, du côté de l'analysant, de mobiliser son inconscient et d'entamer les résistances présentes dans ses formations de l'inconscient. Du côté de l'analyste, il importe de manier le transfert par le « désir de l'analyste » et non en fonction du désir d'être analyste, d'être reconnu comme analyste. Autrement dit, maintenir la question de la reconnaissance du désir et ses avatars et non le désir de reconnaissance.

Que se passe-t-il lorsque l'analyste met en jeu son désir d'être reconnu comme analyste ?

Je me permets de faire référence à ma propre analyse. En 1972, Lacan vient parler à l'École Belge de Psychanalyse. Mon analyste de l'époque veut me présenter à Lacan. Il le fait en ses termes, « Mme X, mon élève ». Sidération de ma part et oubli du nom par lequel il m'avait présentée. Parfois il m'appelait par mon nom d'épouse, parfois par mon nom de jeune fille. Après analyse de ma sidération et de mon oubli, j'en ai conclu que ce qui m'avait choqué, c'est qu'il me présentait non dans ma subjectivité, mais bien à partir de son désir, de son identification à son analyste, Lacan, en tant qu'ayant des élèves, donc à partir de son transfert sur Lacan. Ce qui me choquait aussi, c'était cette assimilation entre l'analysant et l'élève, entre l'analyste et le maître. Autrement dit, je n'étais qu'un support de sa propre subjectivité dans son transfert. Ce qui me permet de dire que le point non-analysé de l'analyste peut devenir le point non-analysable pour l'analysant. Dans cette anecdote, une des visées de l'analyse était atteinte : démasquer le désir, son objet et sa cause, ainsi que l'identification aliénante. Mais pas ceux de l'analysante que j'étais, mais bien le désir et l'identification non-analysés de mon analyste, ce fut du moins ma conclusion.

La dernière phrase du livre de Maud Mannoni, dont je vous recommande la lecture, est la suivante : « *La réussite sociale de la psychanalyse engendrerait-elle donc les conditions de sa stagnation ?* »¹¹. Ceci rejoint ce que disait Robert Barande au sujet des attaques contre la psychanalyse : « ... *les plus redoutables attaques sont paradoxalement constituées par les accueils complaisants aménagés progressivement par la culture contemporaine ... les récupérations de la psychanalyse dans les domaines littéraires, artistiques, sociaux, j'ajoute médicaux, médiatiques, qui tentent d'accommoder son abâtardissement afin de la rendre tolérable par le socius* »¹².

¹¹ La théorie comme fiction, Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan, Seuil, Paris, 1979, p. 159.

¹² Psychanalyse et idéologie, in Pouvoirs, n°11, 1981, p. 108.

Arrêtons-nous un instant au champ social, puisque c'est la chanson psychanalytique à la mode.

Deux aspects me semblent importants :

- la complaisance du social à consommer du psy, de la psychanalyse et du psychanalyste.
- le souhait, voire le désir de certains psychanalystes de s'insérer et de se faire reconnaître dans les différents champs du social en tant que psychanalystes.

Quelques mots sur le premier point, ou plus exactement deux questions :

- les psychanalystes ont-ils à prendre en charge « le besoin thérapeutique » auquel « a droit tout citoyen » ?
- La psychanalyse peut-elle emporter ses acquisitions, ses savoirs, sa méthode en territoires étrangers ?¹³

Reprenons le deuxième point

Le souhait, voire le « besoin » qu'éprouvent certains psychanalystes à s'insérer dans le social en tant que psychanalystes, alors que c'est au titre de psychologues, médecins, assistants sociaux ...qu'ils sont engagés. Cela m'interroge au regard de ce que j'évoquais. Car l'être psychanalyste comme tel n'existe pas. Et nous savons combien Freud et surtout Lacan insistaient sur ce fait : qu'un acte ne pouvait être qualifié de psychanalytique que dans l'après-coup, autrement dit, que c'est dans ces effets qu'on pourra dire qu'il y a eu acte analytique et du psychanalyste. L'être psychanalyste n'est ni une identité, ni un statut professionnel. Le placer en ce lieu induit une double confusion entre une fonction et une identité, une fonction et un statut professionnel. Se vouloir « être psychanalyste » dans une institution, c'est peut-être aussi ne pas prendre en compte les effets de transfert que cette place de sujet-supposé-savoir crée, et donc le malaise, voire l'inhibition que cela peut produire dans les équipes de travail. Par ailleurs, c'est ériger cette fonction et la théorie psychanalytique à une place d'idéal ou d'idéologie, voire de dogme. Nous ne sommes pas sans savoir que la nature du dogme, c'est de vouloir être vrai, et celle de la théorie, c'est de vouloir être applicable.

Tout ceci soulève d'importantes questions ; nous nous arrêterons à l'une d'elle.

Pourquoi ce moment de l'histoire du mouvement psychanalytique est-il plus perméable à cette dérive ? Mon hypothèse est la suivante : ce souhait,

¹³ Stryckman N., « La psychanalyse participe-t-elle aux idéologies régnautes ? », in *Le Bulletin Freudien*, Bruxelles, 1994, n° 23-24, pp. 47-55.

voire ce désir d'être reconnu comme « être psychanalyste », est peut-être une réponse à une éthique psychanalytique et à une certaine théorisation de la fin de la cure. L'éthique du manque, du vide, du trou qui fonde le sujet de l'inconscient et donc la cause de son désir. Quant à la visée de la fin de la cure, celle qui implique un « désêtre », une « traversée du fantasme fondamental », une « chute de l'objet cause du désir », un « analyste objet », et enfin celle de la nécessité « d'avoir traversé dans sa totalité le cycle de l'expérience analytique ». C'est ce qu'avance Claude-Noële Pickmann dans sa conférence.¹⁴ Cela me pose quelques difficultés.

Cette visée de fin de cure se double très souvent d'un jugement négatif sur toute la dimension imaginaire qui cependant est attaché structurellement à la constitution d'un sujet.

L'effet est d'autant plus radical lorsque cette éthique est érigée à une place d'idéal, de conception de la vie, voire d'idéologie.

Par idéologie, j'entends « *l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe* ». ¹⁵

Si cette éthique n'est pas judicieusement entendue, elle me paraît insoutenable. Elle pousse les psychanalystes à récupérer la perte de leur être désirant, de leur corps de jouissance, par la revendication d'un statut dans la réalité sociale et institutionnelle.

Si mon hypothèse s'avère exacte, il serait souhaitable d'examiner avec un peu de sérieux cette formule qu'à première lecture j'estimais choquante, voire fautive, mais qui, dans cette optique, celle que je viens d'énoncer, mérite qu'on y prête l'oreille : « l'idéologie fonctionne comme un équivalent pervers ».

Conclusion

Pour CONCLURE, une phrase de Pierre Legendre m'est revenue à l'esprit : « *Venir au monde, ce n'est pas seulement naître à ses parents, c'est naître à l'humanité. En Occident, comme dans toutes les civilisations, l'homme doit naître une seconde fois, naître à ce qui le dépasse, lui et ses parents* ».

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ Petit Robert, 1977, T.I., p. 957.